



Arno et la cloche libre

Arno Fabre aurait pu être cowboy, cascadeur pour le cinéma, ornithologue en Antarctique, alpiniste tentant de gravir l'Annapurna, tailleur de pierre au XI^e siècle... Installé à Toulouse, il réalise des œuvres qu'il expose de par le monde comme cette cloche libre, indomptable.



Communion d'émotions

Dans la majestueuse allée de cèdres du château de la Jaubertie, à Colombier, Arno Fabre a offert une véritable communion d'émotions lors de la libération de sa cloche qui sonne quand elle le veut. Un vernissage grande nature réussit.

PÉRIGORD POURPRE

PARTEZ À LA RENCONTRE DE L'ART CONTEMPORAIN

Le grand 8 de la Biennale



Pour y aller

Depuis Périgueux, prendre la direction de Bergerac pour rejoindre la RN21. Au rond-point de Creysse, poursuivre en direction de l'aéroport de Bergerac-Roumanié puis prendre sur votre gauche : Monbazillac ne se trouve plus qu'à 5 km. Une fois arrivé au dessus de la côte de Monbazillac, le château se trouve sur votre gauche.

BERGERAC

Un musée qui fait un tabac dans la cité de Cyrano



Les boîtes d'Henri Guitton relatent une histoire personnelle.

La maison Peyrarède, bel hôtel du XVII^e siècle situé au cœur du Vieux Bergerac, accueille un petit musée, unique en Europe, consacré au tabac. Sur deux étages, différentes salles présentent les origines de cette plante devenue maléfique, son cheminement à travers les civilisations, ses usages, son

économie, les techniques et les connotations socio-culturelles qui lui sont liées. Ce parcours documenté et didactique est enrichi de nombreux objets. Prisé, inhalé, mâché, le tabac est à l'origine d'un artisanat précieux (tabatières en porcelaine, pipes sculptées en ambre, verre, écume de mer) ou populaire (les pipes fabriquées en série grâce aux machines de Dalloz). Et sait-on que le signal rouge, obligatoire pour indiquer les buralistes, provient de la forme en losange du tabac qui se vendait anciennement par paquets de feuilles appelées carottes ?

Le musée présente également des maquettes de machines ou d'architectures, tels les séchoirs à tabac familiaux du Périgord. C'est dans ce cadre original que Coline Gaulot et Henri Guitton ont placé leurs travaux, en harmonie avec la délicatesse du lieu.



Pourquoi ce titre épHémères ? « Par-delà leur présence, sur ce parcours au bord de l'eau, les œuvres reflètent l'indispensable création artistique et forcent l'idée du temps, souligne la présidente. Elles témoignent de la fragilité des choses tel l'éphémère de nos rivières, insecte apparu il y a 300 millions d'années. Fragile, ne vivant à fleur d'eau que quelques heures à tous vents, de manière inutile et décalée, dans les vignes de la propriété. Le temps d'un été, rêver pour vivre, se souvenir pour ne rien oublier, imaginer pour demain... »

Pour mieux comprendre le concept de ces biennales, on se laisse prendre par la main pour suivre Annie sur le chemin de l'art contemporain, que l'on pourra croire complexe. « Pour ressentir l'art de façon

Olivier SCHWOB
redactiondl@dordogne.com

D'evant les immenses toiles de Coline Gaulot exposées au château de Monbazillac, Annie Wolf esquisse un sourire. Malgré les multiples confinements qui ont marqué ces derniers mois, grâce à ses amies, à son réseau, à ses partenaires et aux artistes, la présidente de l'association Les Rives de l'Art a réussi à lancer la 8^e édition de la Biennale épHémères, le samedi 3 juillet. Une exposition itinérante qui convoque, dans le Sud Dordogne, sept artistes dans six lieux différents et couvrant près d'une année de préparation.

« Oui, c'est beaucoup de travail en amont, reconnaît Annie Wolf dont l'humble ambition est de créer (avec son équipe de copines, les « rivettes ») « des émotions qui permettent d'échanger, de se connaître, de se reconnaître hors sujets du quotidien ».

Ressentir l'art »

Pourquoi ce titre épHémères ? « Par-delà leur présence, sur ce parcours au bord de l'eau, les œuvres reflètent l'indispensable création artistique et forcent l'idée du temps, souligne la présidente. Elles témoignent de la fragilité des choses tel l'éphémère de nos rivières, insecte apparu il y a 300 millions d'années. Fragile, ne vivant à fleur d'eau que quelques heures à tous vents, de manière inutile et décalée, dans les vignes de la propriété. Le temps d'un été, rêver pour vivre, se souvenir pour ne rien oublier, imaginer pour demain... »

■ Plus d'infos
Les Rives de l'Art
www.lesrivesdelart.com
Tél. : 06 20 22 09 63.



Annie Wolf est la présidente de

viscérale, plutôt que de faire des discours, il faut inviter les gens à voir, suggère cette passionnée d'art avertie. Pour nous, une œuvre doit raconter une histoire, être en lien avec le site. Nous cherchons donc des œuvres qui vont pouvoir résonner, s'adapter ou même s'opposer. » À Bergerac, au Musée du tabac et au château de Monbazillac, se croiseront deux artistes - Henri Guitton et Coline Gaulot - dont les travaux évoquent la mémoire, l'émotion et la fragilité du temps. À La Force, Vincent Olinet a suspendu un lustre, un chandelier étrange qui réagit et occupe l'espace vide. À Colombier, au château de la Jaubertie, dans un paysage de Toscane, « la cloche » de Arno Fabre sonne les heures à tous vents, de manière inutile et décalée, dans les vignes de la propriété. Le temps d'un été, rêver pour vivre, se souvenir pour ne rien oublier, imaginer pour demain...

l'association Les Rives de l'Art qui compte une centaine d'adhérents. PHOTOS OLIVIER SCHWOB

Cabinet de curiosités

C'est l'une des curiosités à découvrir dans cette exposition itinérante : la petite salle de bain du château de Monbazillac restaurée il y a peu, et qui accueille *Inéka*, une toile signée Coline Gaulot. Une artiste qui vit à Bordeaux mais qui a passé son enfance en Dordogne. Ici, la rencontre est double : avec le public, mais aussi avec Henri Guitton, qui l'accompagne dans cette exposition en duo. Leur univers oscille entre un intérêt commun pour la narration et une façon singulière de la mettre en forme. Au château comme au Musée du tabac de Bergerac, Coline a placé de grandes toiles représentant des bouquets et des... piscines.



Le chandelier du voyage

Exposé en 2020 au Voyage à Nantes, ce chandelier est installé au Pavillon de La Force tout l'été. L'œuvre de Vincent Olinet réagit au vent et aux secousses. Réalisée en mousse polyuréthane, elle remplit cet espace de sa présence presque fantomatique et brillera la nuit.

Dites-le en porcelaines



Au château de Monbazillac, dans le salon jaune, l'attention est laissée aux porcelaines qui se rejouent 33 anniversaires. À travers *Joyeux A...*, au premier abord, on pourrait y voir les célébrations de la jeune artiste Coline Gaulot. Mais c'est en fait l'anniversaire de tout le monde, la vie des familles, les disputes, les retrouvailles, les divorces, les premières ruptures et les embrassades....

À TRAVERS UNE EXPOSITION ITINÉRANTE ET ACCESSIBLE À TOUS

épHémères

TRÉSORS DES MUSÉES

Cet été, DL vous invite à découvrir un objet sorti des réserves d'un des trois musées de Périgueux, le Musée d'art et d'archéologie du Périgord, Vesunna et le Musée militaire du Périgord. Aujourd'hui, Alain Sarthe, le président et conservateur du Musée militaire, nous présente un boléro de zouave pendant la Première guerre mondiale.

Un boléro de zouave



Caché dans les réserves du musée militaire, ce boléro de tirailleur est une pièce marquante de la guerre 14-18. PHOTOS DL ET DR

Ce boléro fantaisie appartenait à un tirailleur algérien. À la vue des fantaisies sur ses poches intérieures, il a dû être porté par un sergent qui l'a doublé avec un autre tissu plus résistant. Les zouaves appartenaient à l'armée d'Afrique française. Mobilisés en premières lignes des combats les plus sanglants de la Grande Guerre, ils étaient considérés comme des unités d'élites.

Au début de la guerre, le zouave était facilement reconnaissable avec sa tenue composée d'une chéchia (bonnet de feutre rouge), d'un sédria (gilet sans manche), d'une bedafa (veste courte non boutonnée s'arrêtant au-dessus de la taille), d'un sarouel (pantalon à la forme ample et sans séparation à l'entre-jambe) et d'une ceinture en tissu, large et longue. Cependant, après les premières batailles, l'état-major décida de réformer cette tenue, jugée trop voyante - comme pouvait l'être celle du fantassin de métropole en 1914 - et inadaptée, en adoptant, au cours de l'année 1915, une tenue de drap kaki qui fut caractéristique de l'armée d'Afrique et des troupes coloniales au cours de la Première guerre mondiale.

Ce boléro, rapidement remplacé par l'uniforme que portaient les français métropolitains, a été conservé. De fait, les Français d'Algérie ont continué à le porter lors de défilés, pour se distinguer des Français.

Margaux ACOSTA

DEVINEZ CE QUE C'EST !

Tout l'été, DL vous met au défi de trouver ce un lieu, un monument, un objet, un détail architectural... proposés par nos photographes.



Photo Rémi Philippon

Réponse : Il s'agit des nouveaux brumisateurs du jardin des arômes.